

HJORTH & ROSENFELDT

Justice divine

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne



actes noirs

ACTES SUD

DES MÊMES AUTEURS

DARK SECRETS, Éditions Prisma, 2013 ; 10-18 n° 4941.

DARK SECRETS, LE DISCIPLE, Éditions Prisma, 2014 ; 10-18 n° 4953.

DARK SECRETS, LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014 ; 10-18 n° 4985.

LA FILLE MUETTE, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 243.

RECALÉ, Actes Sud, 2019.

Titre original :

En högre rättvisa

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2018

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Alex Stoddard

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15259-8

HJORTH & ROSENFELDT

Justice divine

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

I

13 octobre

Je rêve de toi.
Presque toutes les nuits, depuis que j'ai commencé.
Qu'en penserais-tu si tu savais ?
De ce que je fais.
Sans doute du mal.
Tu me demanderais d'arrêter.
Tu étais une meilleure personne que moi.
Mais cette nuit-là, tu as supplié que je te sauve.
Que je vous sauve, tous les deux.
Je n'ai pas pu.
Même pas en rêve.
Alors je fais ce que je peux.
J'ai l'intention de recommencer.
Ce soir.
La cinquième.
Klara Wahlgren.

Avec octobre arriva l'hiver.

Le temps avait été étrange, cette année.

Le printemps n'avait pas pris véritablement son essor avant la fin mai. Il avait autant neigé sur les casquettes d'étudiants lors des festivités traditionnelles et très fréquentées de la Walpurgis que le lendemain sur les cortèges nettement plus clairsemés du 1^{er} Mai. L'été s'était fait attendre jusqu'à fin juin, la température n'avait dépassé les 20 degrés que la semaine après la Saint-Jean mais, ensuite, la chaleur s'était maintenue jusqu'à la mi-septembre.

Ensuite, il n'y avait pour ainsi dire pas eu d'automne.

Et le 8 octobre ça avait recommencé. Les habitants d'Uppsala avaient découvert une fine couche de poudre blanche en remontant leurs stores ce matin-là. À peine quatre mois sans neige, voilà qui apportait bien sûr de l'eau au moulin des climatosceptiques.

“On n'a pas l'impression que la terre se réchauffe, si vous voulez mon avis.

— Personne ne te demande ton avis”, aurait voulu dire Klara chaque fois qu'elle entendait cette rengaine et voyait le rictus satisfait qui l'accompagnait en général.

Le changement climatique était ô combien réel.

Trois ans de sciences environnementales à Lund et un master en développement durable à Uppsala en avaient convaincu Klara. Les résultats d'années de recherche à l'échelle mondiale étaient sans ambiguïté, quelle que soit la vue depuis la fenêtre de la cuisine en ce mois d'octobre.

Mais il faisait vraiment froid, songea-t-elle en boutonnant son manteau trop léger, alors qu'elle quittait le local de cours quelques minutes avant 9 heures du soir. Comme d'habitude, une fois le dernier élève parti, elle était restée pour tout ranger.

Tapiserie.

18 h 30-20 h 30 à partir du 15 septembre.

Neuf séances.

Ce soir, ils s'étaient vus pour la cinquième fois. Klara aimait observer les progrès de chacun. Elle adorait animer ses cours.

C'était la quatrième année.

Elle vérifia encore une fois que la porte s'était refermée derrière elle avant de commencer à descendre Östra Ågatan. Pas rapides dans le froid. Son téléphone sonna, elle le sortit et répondit avec un petit sourire étonné.

“Salut mon bonhomme, tu ne dors pas ?

— Tu rentres quand ?” La voix fatiguée de Victor. Elle l'imaginait assis sur le canapé dans son pyjama Spiderman, les dents brossées, les cheveux ébouriffés, luttant pour garder les yeux ouverts.

“Là, je vais à la voiture, alors j'en ai pour un quart d'heure, vingt minutes. Tu voulais me dire quelque chose de particulier ?

— Mon bandage.”

Son fils avait fait une course d'orientation à l'école la semaine dernière, avant la neige, il avait sauté sur un bout de ferraille qui traînait dans la forêt et s'était ouvert le talon. Cinq points de suture. Il fallait changer le bandage chaque soir.

“Papa ne peut pas s'en occuper ?

— Tu le fais mieux.”

Klara soupira en silence. C'était toujours agréable d'être appréciée et réclamée, mais Zach et elle avaient partagé leur congé parental et il avait été au moins aussi présent qu'elle pendant toute l'enfance de Victor, parfois davantage, pourtant dès qu'il s'agissait de... pour à peu près tout en fait, Victor demandait maman. Elle voyait bien que Zach trouvait un peu pénible d'être toujours un second choix.

“Mais je ne suis pas à la maison et tu as besoin de dormir, tenta-t-elle tout en tournant dans Ångkvarnsgatan.

— Mais mon bandage, alors ?

— Laisse papa s'en occuper, va te coucher, et si tu es encore réveillé quand j'arrive et que ce n'est pas bien fait, je te le referai."

La proposition fut accueillie en silence, comme si le garçon de huit ans essayait de deviner s'il n'était pas en train de se faire rouler.

"On fait comme ça ? demanda Klara.

— D'accord...

— Bien. Bisous. À demain."

Elle raccrocha et remit le téléphone dans sa poche. Y laissa la main. Il faisait vraiment froid.

Avait-elle bien fait ?

Si elle trouvait Victor réveillé en arrivant à la maison, si elle lui changeait son bandage, n'était-ce pas une façon d'admettre que Zach ne faisait pas aussi bien qu'elle ? Aurait-elle dû être plus dure ? Lui dire que papa allait changer le bandage et qu'il allait se coucher, point final ?

Ne pas donner d'alternative.

Probablement.

Avec un peu de chance, Victor dormirait et elle éviterait ainsi le problème, se dit-elle en entrant dans le parking.

Il y avait six places dans la cour intérieure carrée. Deux étaient réservées au cercle d'études. Il ne restait plus que sa Polo bleue dans le coin du fond.

Klara s'arrêta.

Il faisait sombre.

Plus sombre que d'habitude.

Les bâtiments alentour n'étaient que des bureaux ou des locaux associatifs, pas éclairés à cette heure-ci. C'était comme d'habitude, mais aujourd'hui, les deux lampes extérieures de la façade n'étaient pas allumées. Klara ne savait pas où étaient leurs interrupteurs, mais se dit que quelqu'un avait dû les éteindre par erreur.

Elle constata que ce n'était pas le cas en s'approchant de sa voiture, à mesure que ses yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité. Sous l'armature de la lampe fixée au mur, près de sa voiture, elle trouva des éclats de verre.

L'ampoule était brisée.

Ou s'était-elle détachée toute seule et écrasée par terre ? Mais comme les deux lampes étaient cassées, quelqu'un s'était probablement amusé à les détruire. Klara avait beau se considérer comme encore jeune, elle se surprit à penser : *sûrement des jeunes*. C'était peut-être une forme de méthode Coué : considérer le vandalisme et autres comportements déviants comme l'apanage d'un certain manque de maturité. Tout autour d'elle dans la société, des signes indiquaient cependant de plus en plus clairement que ce n'était pas le cas.

Elle sortit ses clés de voiture de sa poche. La Polo cligna deux fois des phares et ses rétroviseurs prirent leur position avec un faible ronronnement. Elle allait poser la main sur la poignée sûrement glacée de la portière quand elle tendit l'oreille, saisie d'un frisson désagréable.

Des pas silencieux derrière elle.

Elle n'était pas seule.

Un bref instant, elle vit une ombre noire se refléter dans la vitre de la portière.

Déformée. Grande. Proche.

Sans réfléchir, elle fit un pas rapide de côté tout en se retournant. Au lieu de la serrer par-derrière, la silhouette noire atterrit à côté d'elle contre la voiture. Elle eut le temps de remarquer la capuche noire et le visage masqué avant que le bruit ne la surprenne, aigu et perçant.

Comme une alarme.

Klara mit une seconde à comprendre que c'était elle qui criait.

La silhouette en face d'elle parut avoir un mouvement de recul devant la force de sa voix. Cela donna du courage à Klara.

Il ne lui vint même pas à l'idée de tenter de s'enfuir, de partir en courant.

Elle allait se défendre.

À tout prix.

Un conseil qu'elle avait un jour entendu lui traversa l'esprit : lors d'une agression, il fallait opposer le plus de résistance possible, et c'est ce qu'elle fit. Elle frappa, se débattit. Fit des pieds et des mains. Cogna le corps de l'agresseur. Fort. Encore et encore. Avec une colère aveugle. Tout en continuant de crier.

Klara ne savait pas combien de temps s'était écoulé, quelques secondes probablement, même si cela lui semblait beaucoup plus long, quand elle vit l'assaillant reculer de quelques pas avant de quitter les lieux en courant, vers la sortie du parking puis à gauche dans Ångkvarnsgatan.

Klara resta là. Le souffle haletant, rauque. Elle eut le temps de se dire qu'elle avait dû se déchirer quelque chose dans la gorge à force de crier quand toutes ses forces l'abandonnèrent et qu'elle s'effondra à terre, sentant à peine le froid et l'humidité qui traversèrent aussitôt son pantalon. Sa respiration se transforma en un gémissement muet. L'œil vide, elle fixa le sol devant elle. Son regard tomba sur un petit objet oblong sur l'asphalte, juste à côté de la voiture.

Une seringue contenant un liquide.

On avait voulu l'endormir.

L'endormir et la violer.

Exactement comme Ida.

La brigade criminelle lui manquait-elle ?

Vanja se surprenait assez souvent à se poser la question. Comme à présent qu'elle se préparait une tasse de thé dans la cuisine du petit deux-pièces de Norbyvägen qu'un de ses collègues d'Uppsala lui sous-louait. Un an pour commencer, pendant qu'il participait à un programme de coopération européenne de lutte contre le trafic d'êtres humains à La Haye. Cinquante-deux mètres carrés où, à première vue, elle ne trouvait pas un seul meuble ou objet qu'elle aurait pu elle-même choisir pour aménager ou décorer l'appartement, à part peut-être le grand téléviseur plat 75 pouces qui occupait tout le mur en face d'un canapé en cuir noir fatigué. Mais si on louait meublé, il fallait se faire une raison. Vanja pourrait supporter ça un an. Si elle restait plus longtemps, elle trouverait autre chose. À elle.

La brigade criminelle lui manquait-elle ? songea-t-elle en sortant le sachet de thé du mug décoré d'un motif *Star Wars* pour le jeter dans l'évier.

Pas le département en tant que tel, ni le travail en lui-même. Ce qu'elle faisait à Uppsala était au moins aussi intéressant, mais ses collègues lui manquaient. Elle réalisait maintenant, quelques mois après les avoir quittés, qu'ils étaient plutôt des amis. Peut-être ses seuls amis.

À part Sebastian, alors.

Ce n'était pas un ami.

Elle ouvrit le réfrigérateur, versa du lait dans son mug et rejoignit le petit séjour où son ordinateur était ouvert sur la table Ikea en verre fumé.

Elle avait promis à Torkel de revenir.

Quand elle aurait mis un peu d'ordre dans tout ça.

À savoir ?

Elle n'avait toujours aucun contact avec Anna, sur ce point rien n'avait changé. Sa mère lui avait menti toute sa vie et, quand la vérité avait enfin éclaté au grand jour, elle avait à nouveau trahi Vanja en reprenant contact avec Sebastian dans son dos et, pire, en couchant avec lui.

Elle avait donné quelques nouvelles à Valdemar. De brèves conversations impersonnelles sur son déménagement, sa nouvelle ville, ses nouveaux collègues. Il n'était pas venu la voir. Il avait beau avoir quitté Anna pour reconstruire sa relation avec elle, l'avoir élevée comme un père, être celui qui lui était le plus proche et qu'elle aimait plus que personne, ils n'avaient pas réussi à se retrouver.

Elle en souffrait.

Elle enrageait.

Que Sebastian ait réussi à détruire une des rares choses vraiment importantes dans sa vie. Peut-être Valdemar et elle parviendraient-ils à renouer des liens dans leurs nouveaux rôles, mais l'enquête pour malversations financières dont il faisait l'objet et sa récente tentative de suicide leur barraient encore la route, elle en prenait conscience.

C'était une tambouille.

Sa vie.

Loin, très loin d'être en ordre.

La seule chose qui était bien au fond, c'était sa relation avec Jonathan. Mais elle n'en était que meilleure. Ces vacances commençant à Copenhague qui les avaient conduits dans cinq pays d'Europe étaient exactement ce qu'elle espérait. L'inquiétude qu'il éprouvait qu'elle ait besoin de quelqu'un mais pas forcément de lui n'avait pas tardé à se montrer sans fondement. Après l'été, il avait parlé de leur avenir commun comme de la chose la plus évidente du monde.

Il n'avait pas adoré la voir déménager à Uppsala, mais ce n'était qu'à quarante minutes de train et Vanja rentrait à Stockholm aussi souvent qu'elle pouvait. Elle habitait alors chez lui, ayant sous-loué son appartement de Sandhamnsgatan.

Tout allait donc bien avec Jonathan. Quant à Sebastian, elle ne l'avait pas revu depuis qu'il l'avait laissée dans le garage

souterrain du Waterfront, plus de trois mois auparavant. Elle savait qu'il s'était blessé lors de sa course folle avec une bombe dans la voiture, quelques côtes et un bras cassé, lui avait dit Ursula, mais elle n'en savait pas plus.

Elle ne voulait pas en savoir plus.

Moins Sebastian prenait de place dans sa vie, mieux elle se portait. Elle était sûre que c'était là une règle universelle.

Elle cessa donc de penser à lui, s'installa dans le canapé et revint au procès-verbal de la plainte déposée par Therese Andersson, tout en prenant une petite gorgée de thé brûlant.

La plaignante quitte une fête au 23 Molngatan un peu avant une heure et demi du matin le 4 octobre et a décidé de rentrer à pieds chez elle où elle habite dans Almqvistgatan, à quelques kilomètres seulement. Elle a prit le raccourci par la place Liljefors et en passant au niveau du lycée Liljefors elle a entendu des pas s'approché et quelqu'un l'a prise par derrière et elle a sentie une pique au cou.

Vanja savait qu'elle ne pouvait s'attendre à ce que toutes les dépositions soient rédigées dans une langue parfaite, elle était même à peu près certaine qu'elles ne l'étaient pas pour la plupart, mais celle-ci était vraiment une épreuve. Elle jeta un œil sur son auteur : aspirant Oscar Appelgren. Encore en formation, donc, mais comme il n'y avait pas de cours de suédois à l'École de police, ses chances de s'améliorer étaient faibles. Elle inspira à fond et reprit sa lecture.

Après, elle ne se souvient de rien avant de se réveillé par terre entre des buissons à côté de l'allée. Sa robe était pour ainsi dire relevé, ses collants déchirer et la plaignante a une sorte de sac sur la tête. La plaignante se lève et rejoint Vaksalagatan où elle appelle à l'aide. Il est alors environ deux heures et demie.

La police est appelé à l'hôpital et un examen médicale montre un saignement du vagin suite à pénétrassion et des traces de sperme. Une analyse de sang montre des traces de Flunitrazepam Mylan dans le sang.

Vanja referma cette orgie syntaxique et phonétique, prit son thé et se cala au fond du canapé.

Agression complète avec viol.

Elles ne constituaient qu'une petite proportion des viols signalés tous les ans. Le plus souvent, leur auteur était connu de la victime, et l'agression avait lieu au domicile de l'un des deux, mais ces affaires trouvaient un grand retentissement médiatique, si bien qu'on pouvait être porté à les penser plus fréquentes qu'elles ne l'étaient en réalité. Pour le moment, on avait assez peu écrit au sujet de ce qui était arrivé à Therese. Mais ça prendrait de l'ampleur si quelqu'un commençait à s'y intéresser sérieusement.

Car elle n'était pas la première.

Vanja se pencha à nouveau en avant, posa son mug et prit le rapport de l'institut médicolégal.

Il était assez maigre.

Sous les buissons, l'empreinte d'une chaussure de gymnastique de marque Vans, modèle UA-SK8-Hi MTE, et l'ADN tiré du sperme, mais qui n'est dans aucun fichier. En revanche, cette agression correspondait en tout point à un viol perpétré à peine un mois plus tôt.

Ida Riitala, trente-quatre ans.

Agressée au Vieux Cimetière le 18 septembre.

Même ville, même mode opératoire.

Un agresseur qui se faufile par-derrière, injecte un somnifère, enfile un sac de jute sur la tête de sa victime et la viole pendant qu'elle est inconsciente.

Le téléphone de Vanja sonna. Elle jeta un œil à l'écran.

Sa nouvelle cheffe. Anne-Lie Ulander.

Bientôt neuf heures et demie du soir. Ça voulait dire : davantage de travail. Vanja décrocha.

“Anne-Lie ?”

La conversation dura à peine trente secondes, puis Vanja referma son ordinateur portable, se leva et quitta l'appartement. S'il restait quelques doutes sur le fait qu'il s'agissait d'un violeur en série, ils étaient à présent balayés.

Ils avaient une troisième victime.

Klara était blottie sur le canapé. Malgré trois couches de vêtements et une couverture, elle gelait. Ça semblait ne jamais devoir cesser. À croire que le froid de cette sombre arrière-cour l'avait suivie chez elle comme une deuxième peau. Elle serrait à deux mains sa tasse de tisane en regardant la femme assise avec son carnet à l'autre bout du canapé, légèrement penchée en avant.

Anne-Lie Ulander. La commissaire.

Klara trouvait qu'elle ressemblait davantage à une avocate à succès dans une série télévisée américaine, avec sa robe rouge simple et bien taillée, sûrement très chère, et ses cheveux sombres qui tombaient sur l'épaule dans une coiffure qui semblait routinière et sans apprêt, mais que Klara soupçonnait de n'être ni l'un ni l'autre.

“Des vêtements noirs, une capuche rabattue et le visage couvert. Vous rappelez-vous autre chose ?”

Klara croisa le regard compatissant d'Anne-Lie et secoua la tête.

“Avez-vous une idée de sa taille ?”

Klara réfléchit un instant. Si elle était certaine de ne jamais oublier ce qui était arrivé, sûre que c'était pour toujours gravé en elle, ses souvenirs étaient étonnamment indistincts et incohérents. Comme si son cerveau essayait de la protéger en l'empêchant de trop bien se souvenir.

“Je ne sais pas. Plus grand que moi.

— Et combien faites-vous ?

— Un mètre soixante-neuf.”

Anne-Lie nota cette dernière indication dans la maigre déposition de Klara sur le déroulement des faits dans cette cour. Dès que Vanja serait là, elle se rendrait sur le lieu de l'agression. Carlos était déjà sur place et il était bon, mais ils ne pouvaient pas se permettre la moindre erreur. Trois agressions en un mois. Un homme très dangereux se promenait dans les rues de sa ville.

“Il s’est réveillé quand je suis arrivée à la maison”, dit tout bas Klara. Anne-Lie leva les yeux de son carnet et suivit le regard de Klara vers la cuisine où un homme était assis, un petit garçon en pyjama Spiderman sur les genoux. À voix basse, l’homme faisait la lecture au garçon qui luttait visiblement pour rester éveillé, tout en levant parfois des yeux inquiets vers Klara. “Il s’était endormi, mais il a dû nous entendre, entendre que quelque chose n’allait pas...”

— Voulez-vous que je lui parle ?”

Klara lâcha son mari et son fils des yeux et interrogea Anne-Lie du regard.

“Et pour lui dire quoi ?

— Quel âge a-t-il ?

— Huit ans.

— Je peux lui dire que je vous parle parce que vous avez vu quelque chose, pas parce qu’il vous est arrivé quelque chose. Dédramatiser tout ça.

— Zach l’a déjà fait. Il a dit qu’il y avait des adultes pas gentils qui se battaient devant l’école et que j’avais eu un peu peur...”

Elle s’interrompt quand elle entendit la porte de l’appartement s’ouvrir, son corps se figea. Anne-Lie s’en rendit compte et posa sur son bras une main rassurante.

“C’est ma collègue”, expliqua-t-elle. Klara se tourna vers la porte du séjour et suivit des yeux la jeune femme qui entra et se présenta comme Vanja Lithner.

“Klara Wahlgren”, parvint à croasser Klara. Elle avait mal à la gorge. Ça ne faisait qu’empirer. Elle devait s’être abîmé quelque chose. Elle aurait peut-être mieux fait d’aller à l’hôpital. Elle n’y était pas allée. Tout à l’heure. Après. Puisqu’il ne s’était rien passé.

Ou en tout cas pas ce qui aurait pu se passer.

Elle frissonna à nouveau. But une gorgée d'infusion. La boisson chaude ne parvenait ni à adoucir la douleur dans sa gorge, ni à la réchauffer, mais elle la buvait malgré tout. De la camomille dans son mug *Meilleure Maman du Monde*, assise dans son canapé, de retour de son cours.

C'était normal.

C'était rassurant.

La nouvelle policière ôta son manteau et s'assit tout en lui demandant comment elle se sentait. Klara haussa les épaules. Comment se sentait-elle ? Elle ne savait pas. Ses pensées paraient en vrille. Elle se sentait épuisée, à présent que l'adrénaline était retombée, et pourtant elle avait l'impression que son corps tournait à plein régime.

Anne-Lie se leva et passa ses notes à Vanja.

“Il faut que je me rende sur les lieux de l'agression, mais Vanja prend le relais.” Elle sortit une carte de visite. La posa sur la table basse. “Si vous avez besoin d'aide, de poser une question, d'accéder à des soins, n'importe quoi, appelez-moi.

— Merci.”

Anne-Lie posa en coup de vent une main sur l'épaule de Klara et, avec un “à plus” à Vanja, elle quitta la pièce et l'appartement. Klara la regarda partir. Une photo était encadrée au mur à côté de la porte conduisant à l'entrée. Zach, Victor et elle. L'année précédente en Crète. Ils avaient découvert un petit village sur la côte sud, Loutro. Pas de route, on y accédait en bateau. Une cinquantaine de maisons dispersées en demi-cercle autour de l'eau claire de la baie. De petits restaurants et un hôtel, pas grand-chose à faire à part se baigner, bronzer et se reposer.

Les vacances parfaites.

La vie parfaite.

Revivrait-elle jamais ça ?

Sous le cadre, un fauteuil qu'elle avait retapissé. Elle contemplait son tissu à fleurs quand une idée lui vint. Elle y avait pensé, par terre, puis ça s'était envolé.

“Est-ce que c'est celui qui a agressé Ida ?”

Vanja leva les yeux de son carnet, étonnée.

“Ida Riitala ?”

Klara hochla la tête.

“C’est lui ?”

— Vous la connaissez ?” demanda Vanja au lieu de répondre, immédiatement intéressée. Le fait que les deux victimes se connaissent pouvait, dans le meilleur des cas, limiter et resserrer l’enquête. En même temps, ça ne voulait pas forcément dire quelque chose. Ça pouvait être un pur hasard. Mais si on avait cassé les lampes de la façade pour l’attendre, elle ? Sauf qu’ils ne savaient pas si c’était l’agresseur qui avait plongé les lieux dans le noir. Peut-être avait-il juste aperçu Klara sortir du cercle d’études, il l’avait alors suivie, vue entrer dans une cour sombre et déserte et profité de l’occasion.

Mais Klara connaissait Ida Riitala.

“Comment la connaissez-vous ?”

— Nous chantions dans la même chorale autrefois. Nous sommes amies.” Elle se tut, mais elle semblait avoir autre chose sur le cœur. Vanja attendit. “Sur Facebook en tout cas, reprit Klara, après avoir réfléchi à leur relation. Nous ne nous voyons pas très souvent...”

— Therese Andersson, vous la connaissez, elle aussi ? demanda Vanja.

— Non, qui est-ce ?

— Elle a à peu près le même âge que vous, elle est consultante en hygiène de vie, vit dans Almqvistgatan en couple avec Milan Pavic.”

Klara secoua la tête.

“J’ai une photo d’elle.”

Vanja avait l’habitude de garder sur son téléphone les photos des personnes figurant dans ses enquêtes. Elle savait que ce n’était pas très conforme aux lois et règlements sur la conservation des données personnelles, mais c’était commode, ça l’aidait dans son travail, aussi ne s’en était-elle jamais inquiétée outre mesure.

Elle alla chercher une photo de Therese qu’elle présenta à Klara qui, après y avoir jeté un rapide coup d’œil, secoua de nouveau la tête.

“Est-ce que c’est pour ça que vous êtes venues à deux ?” Elle indiqua d’un signe de tête la place qu’Anne-Lie avait occupée

sur le canapé. Je m'attendais à un policier... ordinaire, vous savez, et encore. On entend toujours dire que vous manquez de temps et de ressources pour mener des enquêtes."

Vanja lutta pour étouffer un grand soupir. Elle était fatiguée de voir la confiance en la police s'amoinrir d'année en année, et cette image d'organe sans ressources, inefficace et parfois incompetent se répandre au sein de la population. Même si cela correspondait parfois hélas à la réalité.

"Les crimes violents sont la priorité, mais oui, nous sommes là parce que nous pensons que la personne qui vous a agressée pourrait avoir attaqué d'autres femmes, ici, à Uppsala.

— Comme l'homme de Haga ?"

Cette fois, Vanja ne put retenir un soupir. Elle y avait elle aussi pensé après l'appel d'Anne-Lie.

L'homme de Haga, condamné pour deux tentatives de meurtre, quatre viols dont deux aggravés, et deux tentatives de viol, mais soupçonné d'autres agressions à Umeå entre 1998 et 2005. Sept ans avant qu'on l'arrête. Trop de temps.

Trop de victimes.

Trop de souffrance.

Trop de peur.

"Nous allons l'arrêter bien avant qu'il ressemble à l'homme de Haga." Vanja n'en doutait pas. Klara ne sembla pas réagir, mais porta à nouveau son regard vers la cuisine. Vers sa famille.

"On a bientôt fini ? demanda-t-elle. Il est tard..."

— Oui, si vous ne vous souvenez de rien de plus ?

— Non.

— Si c'était le cas, ne manquez pas de nous appeler", dit Vanja en se levant pour récupérer son manteau.

Klara se leva elle aussi, mais ne fit pas mine de raccompagner Vanja. Elle gagna la cuisine et prit dans ses bras son fils à moitié endormi. Il passa les bras autour de son cou et enfouit son nez dans ses cheveux. Zach se leva, une main légèrement posée sur son dos, et ils se dirigèrent vers la chambre.

La petite famille.

Klara se demanda si elle se sentirait un jour à nouveau fatiguée.

Oserait fermer les yeux. Oserait se détendre.

Pour le moment, cela lui semblait impossible.

Carlos Rojas grelottait en piétinant devant les rubalises, tandis que les techniciens de la police scientifique inspectaient soigneusement les alentours de la seule voiture garée sur le parking. Il s'était bien couvert quand il avait reçu l'appel : bonnet, gants, écharpe, plusieurs couches de vêtements sous son manteau, il était même allé au grenier chercher des chaussures plus épaisses.

Et pourtant il avait froid.

Ceux qui entendaient son nom et voyaient ses cheveux et son teint sombres pensaient que c'était parce qu'il était espagnol, pas habitué au climat nordique. Faux : il avait vécu toute sa vie en Suède. Sa mère avait rencontré son père en vacances à Málaga trente-deux ans auparavant, et il était venu s'installer avec elle en Suède, à Varberg, où ils avaient eu Carlos et ses deux sœurs. Ce n'était donc pas une enfance sous le soleil d'Espagne qui le rendait mal équipé pour le froid. C'était comme ça, voilà tout.

Pas seulement l'hiver.

Il avait toujours froid.

Il frappa plusieurs fois ses mains gantées l'une contre l'autre et sautilla sur place. Ça ne faisait aucune différence.

Carlos sut qu'Anne-Lie arrivait avant même de la voir. Depuis six ans qu'il travaillait sous ses ordres, il avait appris à reconnaître le bruit de ses pas : toujours des chaussures ou des bottes à talons.

Toujours bien habillée.

Simple, classique, cher.

Ses vêtements étaient le signe d'une évidente autorité.

Ce soir ne faisait pas exception. Bottes noires montant jusqu'au genou, robe rouge qu'on devinait sous le manteau noir à double boutonnage de chez Hope, cache-cou en laine d'agneau multicolore. C'était un centre d'intérêt qu'ils partageaient. La mode. Carlos ne comprenait pas les gens qui s'en fichaient. Ce qu'on portait en disait plus long qu'on ne le pensait. Ou qu'on ne voulait l'admettre. Ça n'avait rien à voir avec l'argent. Le style n'était pas forcément coûteux. On l'avait ou on ne l'avait pas. Par exemple, sa nouvelle collègue, Vanja Lithner : bonne policière, rien à redire sur la personne, même si elle n'était pas surdouée pour les relations sociales, mais ça sautait aux yeux : elle ne consacrait pas trois minutes par semaine à se demander quels vêtements acheter ou comment s'habiller.

“Tu as froid ? demanda Anne-Lie en le rejoignant quand elle vit ses épaules crispées.

— À ton avis ?

— Je crois que l'hiver va être rude pour toi, on n'est encore qu'en octobre.” Elle lui adressa un petit sourire avant de se tourner vers la scène de crime dans la cour d'immeuble. “Qu'est-ce qu'on a, jusqu'ici ?

— Des empreintes de chaussures, ça a l'air d'être la même marque et la même taille qu'aux autres endroits, mais il a perdu sa seringue cette fois-ci.

— Est-ce qu'on peut trouver d'où elle vient ?

— On verra bien.

— A-t-on trouvé un sac ?”

Carlos secoua la tête. Anne-Lie se retourna et regarda vers la rue dans les deux directions.

“Des caméras de surveillance ?

— Aucune dans la rue à ce niveau, mais il y en a une dans Östra Ågatan. J'ai demandé à avoir tous les enregistrements à partir de 20 h 30.

— Bien.

— Autre chose...

— Oui ?

— Les lampes sur la façade. J'ai appelé ceux qui louent des places dans ce parking.” Il désigna la cour intérieure illuminée par les techniciens de la police scientifique. “Un certain Fredrik

Filipsson est venu chercher sa voiture juste après 20 heures et il affirme qu'elles étaient alors toutes les deux allumées.

— Donc il l'attendait.

— On dirait bien.

— Parce qu'il la connaissait.

— Il peut l'avoir suivie un certain temps. Elle se gare là tous les jeudis, revient toujours à peu près à la même heure. Exactement comme Ida Riitala qui coupait toujours par le cimetière après son footing.”

Anne-Lie soupira à nouveau. Se détourna de Carlos pour regarder vers le Fyrisån et le stade universitaire, de l'autre côté de la rivière sombre et glacée. Elle aimait son travail. Sous tous ses aspects. Mais ça, elle n'en voulait pas. Il fallait résoudre cette affaire. Vite. Elle aurait voulu soumettre à un test ADN tous les habitants d'Uppsala de plus de quinze ans.

“Trois agressions en moins d'un mois.”

C'était une constatation, mais Carlos répondit pourtant.

“Oui.

— Il ne va pas s'arrêter.

— Non.

— Les femmes vont avoir peur de sortir.

— Encore plus peur.”

Anne-Lie hocha la tête. C'était la réalité, un vrai problème social. Les femmes avaient peur de sortir seules. Dans toutes les villes, partout. Selon une enquête récente, plus d'une femme sur cinq avait au moins une fois renoncé à quitter son domicile par peur. La liberté de mouvement des femmes était réduite, leurs possibilités limitées. Et c'était en situation “normale”.

Sans violeur en série rôdant en liberté.

“Il faut mettre le paquet, dit-elle en se tournant à nouveau vers Carlos.

— Tu veux des renforts ?

— Je veux des renforts.”

Sur ce, elle s'en alla. Carlos entendit s'éloigner le claquement de ses talons après l'avoir perdue de vue. Il ne savait pas ce qu'elle voulait dire par “des renforts”, mais était sûr qu'il n'allait pas tarder à le savoir.

Si Anne-Lie l'avait décidé, il en irait ainsi.

“Tu as bientôt fini ?”

Billy entendit sans l’enregistrer la question provenant de l’autre côté de la porte de la salle de bains. Il essuya le miroir embué, se pencha au-dessus du lavabo et observa son visage.

Comme il l’avait fait ce jour-là.

Ce matin de juin. Quand il s’était réveillé avec une énorme gueule de bois sur le canapé. Ça semblait faire une éternité. Le même visage, un autre miroir.

Chez elle. Chez Jennifer.

Avant qu’il se souviennne...

L’eau coulait de ses cheveux humides, s’arrêtait sur ses sourcils avant de goutter sur ses joues. Il croisa son propre regard. Se regarda au fond des yeux. Le miroir de l’âme, à en croire l’expression poétique consacrée. Mais alors ses yeux auraient dû le trahir, ce qui n’était visiblement pas le cas. Les siens étaient doux, à ce qu’il semblait. My avait l’habitude de le dire. “*Tu as des yeux doux.*” Ils ne disaient rien du désir noir lové comme un serpent affamé dans son ventre. Rien des idées de domination et de contrôle qui l’habitaient depuis un moment mais qu’il avait réussi à refouler. Après ce qui s’était passé avec Jennifer. Il n’avait pas pour habitude de se livrer à de profondes considérations philosophiques mais, ces derniers temps, comment ne pas se demander qui il était vraiment.

Qui était-il devenu ? Qu’était-il devenu ?

Le squash, qui d’habitude le fatiguait bien, l’avait ce soir déstabilisé. Non pas le match en lui-même, mais ce qui s’était passé après. Au vestiaire. Son collègue, qui venait de gagner

en trois sets (11-8, 11-8, 12-10), était sorti de la douche et venu s'asseoir à côté de lui sur le banc, la serviette toujours attachée autour de la taille, les cheveux mouillés. Billy avait décidé de prendre sa douche chez lui. Il était plus furieux de sa défaite qu'il ne voulait l'admettre. En trois sets, putain, ça ne lui était pas arrivé depuis des années. Il était en train de tomber malade ou quoi ?

“Tu connais Jennifer, hein ? Holmgren”, avait dit son collègue tout en cherchant son déodorant au fond de son sac de sport. Billy s'était figé, toutes pensées concernant le match balayées. C'était un terrain miné. Que s'était-il passé ?

“Oui, on a travaillé quelques fois ensemble. Pourquoi ?”

Ce qui était la vérité, mais pas toute la vérité. Loin de là. Ils avaient aussi couché quelques fois ensemble. Plus que travaillé. Et la dernière fois, ça avait tourné à la catastrophe.

“Tu as su ce qui lui était arrivé ?

— Non, quoi ?”

On frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt. Ils ne fermaient jamais. My trouvait ça inutile : puisqu'ils n'étaient que deux dans l'appartement, ils savaient si c'était occupé ou non. Billy sursauta devant le miroir, comme si elle l'avait surpris à faire quelque chose qu'il n'aurait pas dû. Ce qui n'était pas loin de la vérité.

“Qu'est-ce que tu fabriques, là-dedans ?

— Rien.

— Il faut que je me brosse les dents, je voudrais me coucher.”

My entra dans la salle de bains, prit sa brosse électrique et déposa du dentifrice sur sa tête ronde.

“Tu as vu le lien que je t'ai envoyé ?”

Elle le poussa pour accéder au lavabo, ouvrit le robinet pour mouiller la brosse. Billy ramena d'urgence ses pensées au présent. Se força à paraître concerné, intéressé.

“Oui, bien sûr. Lequel ?

— Je n'en ai envoyé qu'un aujourd'hui. Törebodya.” Elle avait l'air d'être chez le dentiste quand elle essayait de garder la mousse de dentifrice dans la bouche tout en parlant. “La maison blanche en bois avec terrain en bord de lac.”

Billy hocha la tête comme s'il s'en rappelait, à présent qu'elle en parlait. Elle avait peut-être envoyé un lien aujourd'hui,

mais la vérité était qu'il n'ouvrait plus ce qu'elle lui envoyait. Elle allait de toute façon prévoir un itinéraire pour un futur week-end qu'ils consacraient à visiter un certain nombre de maisons, et celle qu'elle choisirait, ils l'achèteraient. Il prendrait l'air intéressé.

Il parlerait rénovation et comment utiliser le terrain.

Il l'accompagnerait à la banque pour s'assurer qu'on leur accorderait un prêt.

Il acquiescerait en souriant quand elle dirait combien leurs futurs enfants adoreraient venir passer l'été là.

Il aurait vraiment voulu qu'il en aille ainsi.

Qu'ils aient un avenir ensemble. Il l'aimait. Il s'était vraiment donné du mal, ces derniers mois. Pour tout laisser derrière lui. Pour redevenir ce qu'il avait été. Celui qui lui plaisait. Le gars simple, gentil, pas compliqué.

My voulait une maison de vacances et, d'habitude, elle obtenait ce qu'elle voulait. Ils s'étaient rencontrés lors d'une fête de la Saint-Jean un peu plus d'un an plus tôt. En octobre, elle avait estimé qu'ils devaient s'installer ensemble et en mai, onze mois après leur rencontre, ils s'étaient mariés.

En juin il l'avait trompée.

Avec Jennifer.

Jennifer qui savait.

Que quelque chose s'était produit en lui quand il avait été forcé d'abattre Edward Hinde pour sauver Vanja et Charles Cederkvist, pour se sauver lui-même. Il avait joui de ce sentiment enivrant. Le pouvoir de décider de la vie et de la mort.

Jennifer qui comprenait.

Qui l'avait aidé. En lui permettant de réaliser ses fantasmes de contrôle, de supériorité, de domination associée au sexe et à la jouissance physique. Jennifer qui maintenait le serpent rassasié et assurait son équilibre.

Jusqu'à ce qu'il soit saoul.

Jusqu'à ce que ça tourne à la catastrophe.

Il s'aperçut qu'il n'avait rien dit. À propos de la maison blanche en bois à Töreboda. My cracha dans le lavabo et le regarda gravement.

“Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Tu es sûr ? Tu n’as pas l’air dans ton assiette depuis que tu es rentré de ton entraînement.”

Elle l’avait remarqué, évidemment. C’était son boulot. Lire les gens, les interpréter et les aider à atteindre tout leur potentiel. Elle était bonne. Bonne pour lui. Il aurait voulu ne pas lui mentir. Mais elle n’avait pas besoin de tout savoir. Une demi-vérité n’était pas un mensonge.

“Tu te souviens de Jennifer ? Avec qui j’ai travaillé quelques fois...”

Bien sûr qu’elle s’en souvenait, il avait pas mal parlé d’elle à la maison, et My savait qu’ils se voyaient aussi hors du travail.

“Oui, qu’est-ce qui lui arrive ? dit-elle logiquement.

— On pense qu’elle s’est noyée.

— Quoi ?

— En France. Un accident de plongée, tu sais, elle pratiquait les sports extrêmes.

— Mon Dieu, c’est horrible ! fit My en glissant contre lui pour le serrer fort dans ses bras. Je suis tellement désolée. Je sais que tu l’aimais bien.

— Oui, oui, c’est vrai...”

Ils restèrent ainsi en silence, puis My relâcha son étreinte et le regarda dans les yeux.

“Mais on *pense* seulement qu’elle s’est noyée ? On ne l’a pas retrouvée ?

— Non, mais on a retrouvé ses vêtements près d’une enfilade de grottes. Ça dépend bien sûr de ce qui s’est passé, je suppose, mais s’il y avait du courant, alors...”

My poussa un profond soupir, tendit le cou et lui posa un léger baiser sur la bouche.

“Pauvre...”

Billy ne savait pas trop si elle parlait de Jennifer ou de lui quand elle le prit à nouveau dans ses bras pour le consoler. Elle ne connaîtrait jamais la vérité et, si horrible que cela paraisse, avec la mort de Jennifer en France, il pourrait laisser toute cette histoire derrière lui. Commencer à se persuader que ça n’avait jamais eu lieu. Recommencer, et bien faire.

Il n’était pas trop tard.

Sala.

Il y avait, en tout cas il y avait eu, une mine d'argent dans ce trou.

C'était tout ce que Sebastian savait de la localité où il se trouvait. Cela, et l'existence d'un hôtel deux étoiles à cinq kilomètres du centre-ville, dans un grand bâtiment gris-beige de quatre étages qui ne faisait même pas l'effort d'avoir l'air accueillant, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. Sa chambre faisait probablement quelques mètres carrés de trop pour être qualifiée de cagibi. Quatre murs badigeonnés d'un jaune nicotine qui ne réussissait qu'à leur donner l'air sale, avec pour seule décoration une pauvre reproduction de Carl Larsson mal encadrée. Un tabouret tenant lieu de table de nuit à une extrémité du lit étroit. Un petit poste de télévision trapu posé sur une étagère d'angle à son pied. Aucune tentative de cacher les câbles, ni ceux du téléviseur, ni ceux des deux lampes de la chambre, et une salle de bains où Sebastian parvenait avec une certaine difficulté à se retourner sans se cogner aux murs. Bien sûr, c'était dur de tenir une librairie ces temps-ci, mais de là à tomber si bas... Mais il fallait se battre et être positif, avait dit la libraire quand les difficultés du livre physique avaient été abordées au cours de la visite de Sebastian.

Se battre et être positif.

Sebastian, lui, avait accepté la situation.

Peut-être même s'était-il fait une raison, mais de là à être positif, putain non.

Il ne faisait plus partie de la brigade criminelle. Torkel avait fini par en avoir assez. Ou plutôt : Vanja en avait eu assez de lui, et Torkel avait été obligé de choisir. Il avait choisi Vanja. Pas étonnant, Sebastian aurait fait la même chose à sa place. Ce qui était étonnant, c'était qu'on l'ait gardé un an et demi. Disons qu'il ne s'était pas vraiment donné du mal pour être l'employé du mois.

Vanja. Sa fille.

Il ne l'avait pas vue depuis juin.

Il se souvenait de ce qu'il avait ressenti en la laissant dans le garage sous le Waterfront tandis qu'il partait avec la bombe dans la voiture : il s'était dit qu'il la voyait pour la dernière fois.

Qu'elle allait disparaître de sa vie.

Pour toujours.

C'était manifestement ce qui était en train de se passer. Longtemps, il avait espéré qu'elle passerait prendre de ses nouvelles, mais elle n'était jamais venue. Il était clair qu'elle ne voulait plus avoir le moindre contact avec lui.

C'était sa faute à lui. Bien sûr.

Comme toujours.

Il avait eu tellement de chances avec elle, et n'en avait saisi aucune.

Il était bien conscient d'avoir toujours fait les mauvais choix, de s'être détruit lui-même. Mais chaque fois qu'il éprouvait quelque chose qui pouvait ressembler au bonheur ou même à la sérénité, la culpabilité l'assaillait.

Il l'avait lâchée.

Son autre fille.

Il tenait sa petite main, mais il avait laissé le tsunami l'emporter.

Il ne méritait pas ça.

Il avait tort, il le savait. Mais savoir qu'on avait tort et faire quelque chose pour y remédier étaient deux choses différentes. Alors il avait continué.

Il n'avait pas du tout participé à la suite du travail sur leur dernière enquête, sur le Tueur de la Télé-réalité, David Lagergren, l'homme qui avait tué pour créer un mouvement d'opinion contre la bêtise et l'infantilisation de la société, mais qui

avait fini terroriste. Son procès avait eu lieu en septembre et, sans surprise, Lagergren avait été condamné à la perpétuité. Sebastian se doutait qu'il n'était pas près de voir sa peine aménagée.

La seule chose positive dans l'affaire Lagergren était qu'il apparaissait clairement dans les rapports que Sebastian avait joué un rôle important dans l'enquête, dans la traque et dans son arrestation. Sa spectaculaire course folle en voiture qui s'était achevée par une explosion dans la baie de Riddarfjärden n'avait rien gâché non plus. Ça avait fait les choux gras de quelques plateaux télé et émissions d'information au milieu d'un été plutôt pauvre en sensations.

Son ancienne maison d'édition l'avait contacté en août. Les livres de Sebastian sur Edward Hinde avaient suscité un certain intérêt : que dirait-il d'en écrire un autre ? Sur Lagergren, peut-être ? Sebastian avait aimablement mais fermement décliné la proposition. Il ne voulait pas contribuer à attirer davantage l'attention sur cet homme, quand il y en avait d'autres qui l'intéressaient davantage.

Ralph Svensson, par exemple.

L'homme qui avait tué quatre femmes sur ordre de Hinde.

Des femmes avec lesquelles Sebastian avait eu une relation sexuelle, souvent très courte.

Il avait en outre tué le vieil ami et collègue de Sebastian, Trolle Hermansson.

L'éditeur avait adoré l'idée. Une suite naturelle de ses précédents livres, avec en plus une implication de sa part qui rendrait le livre plus personnel et généreux. Sebastian n'avait pas l'intention de l'écrire ni personnel ni généreux, mais il avait touché l'avance et s'était mis au travail. Il passait ses journées chez lui, dans son bureau resté tant d'années inoccupé. Longtemps, il n'avait utilisé que la chambre d'amis, la cuisine et la salle de bains de l'appartement. Les autres pièces étaient trop associées à d'autres temps.

Des temps plus heureux.

Le temps heureux.

Le seul dont il puisse se souvenir.

Celui avec Lily et sa fille. Ils n'avaient pas habité là particulièrement longtemps, ils avaient déménagé à Cologne après leur mariage, mais ils y avaient été ensemble, tous les trois. Sabine avait une chambre à elle. Vanja y avait elle aussi dormi quelques nuits.

À l'époque, quand elle ne le haïssait pas.

Avant qu'il ne détruise tout.

Le Disciple, ce serait le titre du livre. Avec pour sous-titre : *L'héritage d'Edward Hinde*. Jusqu'à présent, il s'était surtout occupé des recherches et préparé à la première interview de Ralph, la semaine prochaine

Il avait à faire.

Sebastian jeta un œil à l'ordinateur posé sur le lit, mais repoussa l'idée. Exactement ce qu'il aurait dû faire quand l'éditeur lui avait proposé ce plan de petite tournée de conférences et signatures. Six endroits dans tout le pays, sur quinze jours. Ça devait correspondre avec la sortie de ses anciens livres en édition de poche limitée.

Il avait accepté.

Voilà pourquoi il se retrouvait dans cette chambre d'hôtel déprimante à Sala.

L'unique librairie de la ville l'accueillait. Une vaste boutique bien achalandée, à deux pas de la grand-place. Un personnel qui semblait sincèrement ravi de sa venue. Quarante personnes dans le public, peut-être quarante-cinq. Principalement des femmes bien sûr, comme dans la plupart des événements culturels partout dans le pays.

Sebastian ne s'en plaignait pas.

S'il le voulait, il avait du succès auprès des femmes. Le plus souvent, il voulait. Presque toujours.

La cour, la séduction et le sexe qui venait après étaient parmi les rares choses qui le tenaient encore debout.

Comblé provisoirement le vide. Étouffer la douleur.

À la librairie, elles avaient été attentives, comme d'habitude. En particulier une femme, à peine cinquante ans, assise à droite de l'estrade installée pour l'occasion. Elle avait été la première à poser des questions quand le public y avait été

invité et était ensuite venue faire dédicacer ses deux livres. L'ancienne édition, remarqua Sebastian, acquise avant que son implication dans l'affaire du Tueur de la Télé réalité ne le fasse provisoirement repérer comme célébrité par le radar médiatique.

“Vous pouvez mettre Magda”, lui avait-elle indiqué avec un sourire que Sebastian avait interprété comme plutôt admiratif. Une fan, ce serait donc plus facile.

“C'est vous ?” avait demandé Sebastian en répondant à son sourire.

— Oui, et vous pouvez aussi écrire quelque chose de personnel, si vous avez envie”, avait-elle ajouté en croisant son regard.

Il lui avait écrit un petit roman sur la première page et avait continué à bavarder avec elle tout en dédicçant les livres des autres personnes qui faisaient la queue. Ils étaient sortis ensemble de la librairie et elle lui avait demandé où il logeait. Il le lui avait dit et elle avait compris. Il y avait de meilleurs hôtels à Sala.

Il l'espérait vraiment.

Pour Sala.

Il fut tiré de ses pensées par la sonnerie de son ordinateur. Un appel Skype. Pas besoin de regarder l'écran pour savoir qui c'était. Il se demanda rapidement s'il avait le courage de lui parler, arriva à la conclusion que oui et décrocha. Ursula apparut à l'écran.

“Salut, je ne t'ai pas réveillé ?”

— Non, t'inquiète”, répondit-il en se disant qu'il avait bien fait de répondre. Ça lui faisait plaisir de la voir.

“Tu es où ?” demanda-t-elle après avoir observé son écran sans reconnaître l'arrière-plan.

— Dans un hôtel merdique, à Sala.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Un truc avec mes bouquins. Et toi ?

— Toujours au boulot.

— Oui, je vois ça.”

Il reconnaissait le mur derrière elle. Elle était dans la salle de réunion du troisième étage, qu'ils n'avaient jamais appelée autrement que la "Salle". Le point fixe de la brigade criminelle, où ils rassemblaient toutes les informations dont ils disposaient sur l'enquête en cours. Sebastian se surprit à constater que ça lui manquait. Tout lui manquait. Le travail et les collègues. Absurde, car il n'y retournerait très vraisemblablement jamais.

“Toujours pas de vie et beaucoup à faire ?

— J'aide le groupe des affaires classées sur un truc.”

Ce qui signifiait que la Criminelle n'avait été saisie d'aucune nouvelle affaire, et qu'Ursula n'avait donc toujours pas de vie à elle. Sebastian aurait dû s'abstenir de creuser le sujet. Elle l'avait appelé tard le soir pour parler. Elle pensait à lui. Il aurait dû lui en être reconnaissant. En même temps, la reconnaissance et le lâcher-prise, ce n'était pas trop son truc.

“Donc Torkel n'est pas là ?”

Ursula pouffa, se pencha et baissa un peu la voix, ce qui était tout à fait inutile. Sebastian avait peine à imaginer qu'elle ne soit pas seule au bureau à l'heure qu'il était. Seule dans la Salle, décidément.

“Il arrête tous les jours à 5 heures tapantes depuis qu'il s'est installé avec Lise-Lotte.”

Sebastian nota en tout cas qu'elle n'avait pas dit “cette Lise-Lotte”, c'était toujours un progrès, mais il lui semblait toujours deviner une pointe de jalousie dans sa voix dès qu'il était question du nouvel amour de Torkel. Peut-être se faisait-il seulement des idées ? C'était Ursula qui avait rompu. Mais cela ne voulait pas nécessairement dire qu'elle voulait le voir plus heureux avec une autre. C'était mesquin, stupide, mais elle était humaine, et c'était humain d'être mesquin et stupide.

“Tu rentres quand ?

— Demain.

— Tu veux qu'on se voie ? On dîne ensemble ?

— Oui, pourquoi pas.”

Ursula lâcha un petit rire.

“Cache ta joie...”

Avant que Sebastian ait le temps de répondre, on frappa à sa porte.

“Qui c’est ?

— *Le room service.*

— Dans un hôtel merdique, à une heure pareille ?”

Il oubliait parfois qu’elle était une policière drôlement douée.

“Je dois raccrocher. À demain.”

Avant qu’Ursula ait le temps de demander quoi que ce soit ou de protester, il raccrocha. Il fit un petit sourire. Malgré tous ses mauvais choix, il n’avait pas réussi à s’aliéner tout le monde. Il aimait bien Ursula. Ils avaient traversé bien des turbulences mais s’étaient stabilisés dans ce qu’il ne pouvait pas décrire autrement qu’une relation d’amitié. Même si son objectif était de la remettre dans son lit. Non qu’elle lui manque spécialement ou qu’il pense que le sexe allait les rapprocher. Juste parce qu’il était évident qu’il allait devoir se battre pour ça. Jouer le jeu peut-être mieux que jamais, rien que pour gagner. Elle constituait un vrai défi.

À la différence de la soirée qui l’attendait, supposa-t-il.

Il alla ouvrir la porte.

C’était Magda. De la librairie.

Il ne connaissait pas son nom de famille. N’avait pas non plus l’intention de lui demander. Il attrapa son manteau et l’enfila.

“On va prendre un verre quelque part ou vous voulez manger un morceau ?” dit-il en sortant dans le couloir. Hors de question de lui laisser une chance de proposer de rester à l’hôtel.

Même pour baiser, cette chambre ne faisait pas l’affaire.

Tout éveillé, Billy fixait le plafond en essayant de contrôler sa respiration. Il jeta un coup d'œil à My. Elle dormait paisiblement, couchée comme d'habitude sur le flanc gauche. Donc il n'avait probablement pas fait de bruit.

Pas crié.

Comme dans son rêve.

Il ne l'avait pas fait depuis un moment, mais voilà qu'il était de retour. Il supposait que c'était une réaction à cette conversation dans le vestiaire et à tout ce qui s'était ensuivi. My lui avait demandé s'il voulait en parler, mais avait eu le tact et l'intelligence de ne pas essayer de lui tirer les vers du nez quand il lui avait dit qu'il n'en avait pas envie. Elle avait pourtant passé le reste de la soirée avec lui, compréhensive et présente. D'habitude, elle s'endormait dès que sa tête touchait l'oreiller, mais ce soir elle l'avait tenu contre elle, lui avait caressé les cheveux. Toute proche. Peau contre peau. Là pour lui s'il avait besoin.

Elle était bien pour lui. Il ne la méritait pas. Mais il allait s'en montrer digne. Le temps allait transformer tout ce qui s'était passé en lointain souvenir. Ça disparaîtrait dans le paysage. Un chuchotement muet qu'il apprendrait à ne plus écouter.

Puis le rêve était venu.

Il n'a rien d'onirique. Rien d'abstrait ou d'irréel. Pas de contours adoucis, rien d'atténué, d'embelli. Au contraire. Tout est impitoyablement clair et détaillé.

L'avait ramené.

Il sort de la salle de bains et traverse l'appartement en courant, jusqu'à la chambre où Jennifer est étendue nue sur le lit. Les

mains attachées à la tête du lit avec des menottes. Les jambes écartées, attachées avec de fines lanières de cuir. Il respire si fort qu'il tremble en tendant la main vers son épaule, mais s'interrompt.

Là-bas, ce matin-là.

Des marques mauve sombre autour de son cou. Laissées par ses doigts. Devant, très nets, deux pouces qui ont appuyé sous le larynx. Son visage. Le bout de la langue qui pointe entre les lèvres sèches. Les vaisseaux qui ont éclaté sous la peau du visage et dans ses yeux qui le fixent, auxquels il lui est impossible d'échapper...

Billy écarta la couette et se redressa dans le lit. Impossible pour lui de dormir davantage cette nuit. L'angoisse s'était à nouveau emparée de lui. Presque aussi épuisante et paralysante qu'alors.

Quand c'était arrivé.

Il ne se rappelait pas en détail les instants qui avaient suivi le moment où il l'avait trouvée ni combien de temps s'était écoulé avant qu'il ne retrouve une forme de contrôle. Il se souvenait que des pensées absurdemment banales, comme le fait qu'il allait rater le train pour la côte ouest et que My allait être fâchée, s'étaient mêlées à la conscience de ce qui s'était passé. De ce qu'il avait fait.

Jennifer était morte.

Il l'avait tuée.

La panique combinée à la gueule de bois l'avait fait vomir. Quand il avait sorti la tête de la cuvette des toilettes et s'était rincé la bouche, il avait pensé qu'il était obligé de faire une déclaration. Appeler la police, les collègues. Tout leur dire. Leur faire comprendre qu'il s'agissait d'un accident. Mais il s'était abstenu. Ça n'aurait pas changé grand-chose. Qu'il n'y ait pas eu préméditation.

Elle n'en était pas moins morte, et c'était lui qui l'avait tuée.

Il allait tout perdre. Son travail, My, ses amis, tout.

Il était retourné dans le séjour, avait juré, pleuré, s'était cogné les tempes pour essayer d'y voir plus clair.

Faire ce qui était juste ou sauver sa peau.

Le combat intérieur.

Il avait fini par se décider. Il se souvenait de cet instant : assis sur le canapé, il avait posé les yeux sur les piolets et les

mousquetons accrochés au mur. Non seulement il avait pris une décision, mais il était en train d'élaborer un plan. Il savait ce qu'il allait faire. Devait faire.

Il allait se sauver, sauver ce qu'il avait.

Billy sortit du lit et quitta la chambre, referma silencieusement la porte derrière lui et, sur la pointe des pieds, gagna la cuisine, où il avait laissé son ordinateur sur la table. À présent que Jennifer était officiellement portée disparue ou même présumée morte, ils allaient peut-être essayer de reconstituer les derniers mois de sa vie. La moindre erreur de sa part pouvait tout faire basculer.

Billy s'assit, ouvrit l'ordinateur et se connecta. Le plan avait été simple, son exécution avait en revanche exigé du temps et la mobilisation de ses compétences spécialisées.

Il avait décidé de maintenir Jennifer en vie numérique.

Il avait appelé My pour lui dire qu'il devait rester une semaine de plus pour travailler sur le Tueur de la Télé réalité. Le procureur voulait vraiment qu'il n'y ait pas la moindre faille dans le dossier. Bien sûr, elle avait été déçue, avait proposé de rentrer à Stockholm pour lui tenir compagnie. Il avait réussi à l'en dissuader : il valait mieux qu'elle reste sur la côte ouest avec ses amis, comme prévu, il descendrait les rejoindre dès qu'il pourrait.

Et ainsi il s'était acheté une semaine.

Il avait rassemblé le téléphone de Jennifer, son ordinateur, sa carte bancaire, son boîtier de codage et tout ce qui pouvait lui servir. Avait vérifié à quelle fréquence elle mettait à jour son statut sur les réseaux sociaux. Il avait de la chance. Instagram une fois par semaine, Facebook pareil. Quelques échanges via Messenger, mais rien d'ingérable pour lui. Le plus ennuyeux, c'étaient les coups de fil mais, là encore, la chance était avec lui. Ses plus proches relations semblaient préférer la contacter par SMS ou Snapchat. Quand un appel arrivait, il le laissait sonner et envoyait ensuite un SMS : elle avait vu que la personne avait appelé, était-ce important ? Le plus souvent non, et ça se réglait en quelques échanges de messages.

Il avait consacré sa semaine à Stockholm à publier des mises à jour sporadiques où Jennifer se baladait seule en ville et

faisait des trucs. Le plus souvent, elle n'était pas sur les images qu'elle postait, mais parfois, Billy sentait qu'il fallait produire un selfie. Pas trop souvent, ça prenait du temps et c'était risqué, il s'agissait de faire coller les proportions, l'éclairage et les distances. Mais les nouvelles techniques lui facilitaient la tâche. Il n'y avait jamais eu autant de possibilités de truquer les photos et les films qu'aujourd'hui, et si on s'y prenait bien, les faux étaient impossibles à détecter. Il passait le reste du temps à lire ses publications pour se familiariser avec son style, sa façon de s'exprimer, d'utiliser les abréviations et les émojis. Il avait réussi à esquiver quelques rares invitations à boire un verre, se baigner ou faire une soirée barbecue. Dans l'ensemble, personne ne semblait s'interroger sur son existence prolongée.

La semaine suivante, il était descendu rejoindre My sur la côte ouest. Ça avait été le plus difficile. Seul à Stockholm, il était tellement concentré sur ce qu'il avait à faire qu'il avait presque oublié pourquoi il en était là. Revenu dans le monde réel, c'était plus dur. Les gens normaux, les contacts, les amis, les enfants des amis, le minigolf, les promenades, les nuits avec My. Parfois, il avait l'impression de poser sur lui-même un regard extérieur, persuadé que ce qu'il était devenu se voyait comme le nez au milieu de la figure. Qu'à force de faire tous ces efforts pour agir normalement il obtenait le résultat inverse. Il avait fait quelques mises à jour isolées qui indiquaient que Jennifer se trouvait toujours à Stockholm, mais qu'elle s'apprêtait à partir bientôt en voyage.

Ils avaient mis plus de temps que Billy n'aurait cru à trouver ses vêtements et ses affaires. Bien sûr, il avait choisi une grotte réputée difficile pour la plongée spéléo, en grande partie inexplorée, et pour ces raisons peu fréquentée, mais quand même.

Il était descendu en France à la mi-juillet.

Avant ça, il avait veillé à ce qu'elle "perde" son téléphone pendant presque une semaine, et demande donc à tous ceux qui voulaient la joindre de passer par Messenger. De cette façon, il était au moins dispensé de faire des mises à jour photographiques. Puis elle était revenue en disant qu'elle partait en bus pour la France, sans préciser qu'elle comptait y faire de la plongée.

La France avait été un défi.

D'une part parce qu'il s'agissait de partir presque une semaine sans éveiller de soupçons chez My, d'autre part parce qu'il avait dû simuler un voyage en bus sans jamais montrer le bus, pour que personne ne puisse vérifier ensuite auprès de la compagnie, veiller à ce que Jennifer ne réserve que des hôtels à *check-in* automatique sans caméra de surveillance à l'entrée, y arrive tard et en parte tôt pour que le moins de clients possible puissent la voir. Faire bien attention aux endroits où sa carte de crédit était utilisée.

Au bout de quatre jours, il avait cessé toutes les mises à jour, et elle avait disparu. Il avait appris que son père avait signalé sa disparition quand elle ne s'était pas présentée à son poste comme prévu début août, mais ensuite, ça avait traîné.

Jusqu'à aujourd'hui.

À présent, on avait enfin trouvé ses affaires qu'il avait disposées dans les grottes réputées peu praticables. C'était irresponsable d'y plonger seule, mais ceux qui connaissaient Jennifer savaient qu'elle en était capable.

Pour le fun, le défi, l'adrénaline.

Du moins Billy l'espérait-il.

Il vérifiait à présent les flux de Jennifer sur toutes les plateformes. Quelques nouveaux messages sur son Facebook : on ne pouvait pas y croire, on espérait que Jennifer allait bientôt donner des nouvelles. Mais il constata qu'il n'avait pas commis d'erreur. Le fait que personne ne l'avait vue dans le monde réel depuis fin juin était passé inaperçu.

“Qu'est-ce que tu fais ?”

Billy sursauta en entendant la voix de My. Il comprit très vite qu'elle ne voyait pas l'écran et ouvrit aussitôt un document professionnel.

“Je bosse, je n'arrivais pas à dormir.”

My s'approcha, lui passa le bras sur les épaules, jeta un coup d'œil à l'écran avant de se pencher pour l'embrasser sur la tête.

“C'est à cause de cette histoire, avec Jennifer ?”

— Je suppose.

— Tu veux que je te tienne compagnie ?”

Il lui caressa le bas du dos et soupira.

“Non, va te coucher, va.”

Elle se contenta de hocher la tête, mais resta là. Son secret le déchirait. Mais il n’y en aurait bientôt plus entre eux. Quand l’accident de plongée en France serait la version officielle, il pourrait à son tour se convaincre que c’était effectivement la vérité. Le cri qui bouillonnait en permanence sous la surface se réduirait à un chuchotement silencieux. Il en était convaincu.

Bien sûr, ils ne retrouveraient jamais le corps de Jennifer.

Il avait dû s’occuper de ça aussi, à Stockholm.

Ça avait été une semaine chargée.

14 octobre

C'est déjà hier.
Que j'ai trahi. Toi.
Vous autres. J'ai échoué.
Je n'ai pas pu dormir.
J'aurais voulu sortir. Monter.
Te souviens-tu des nuits d'été quand nous montions sur
le toit ?
Nous embrassions la ville du regard.
En silence le plus souvent, mais parfois nous parlions.
De tout. De l'avenir.
Nous n'aurions jamais cru qu'il serait si bref.
La police est venue. Là où Klara m'a échappé. Je les ai vus.
Ce serait dommage que j'aie commis une erreur.
Qu'ils soient déjà sur mes talons.
J'ai besoin de plus de temps.
Je pensais en avoir.
Mais nous le pensions aussi à l'époque.
Ces nuits-là, sur le toit.
Je n'ai rien vu ni entendu à propos de Gävle.
Ils ont donc encore un bout de chemin à faire.
Mais spéculer ne sert à rien.
Je continue selon le plan.
Je n'ai pas encore fini.
Loin de là.
Demain, je pars pour Västerås.

Sebastian poussa la porte de bois brun de l'hôtel. Le jeune réceptionniste lui sourit.

“Bonjour”, dit-il d'un ton guilleret et chantant qui le lui fit instantanément haïr. Sebastian le dévisagea et continua sans rien répondre.

“Vous avez de la visite.”

Sebastian s'arrêta net. Sa réaction instinctive fut de tourner les talons et de s'en aller. Fuir. Personne n'était censé pouvoir venir le voir ici. Personne sauf Magda. Avait-elle réussi à arriver avant lui à l'hôtel ? Elle s'était réveillée seule dans le lit, s'était sentie exploitée, avait pris la voiture, pas satisfaite du rôle qui lui revenait. Il passa rapidement en revue la soirée et la nuit. Elle avait ses livres, savait pas mal de choses sur lui. Était très intéressée.

Trop intéressée ?

Si c'était elle, Sebastian espérait qu'elle était venue lui faire des reproches. Ça, il pouvait encaisser. Par contre, si elle insistait pour continuer, ça devenait embarrassant. Il avait eu son lot de femmes qui s'étaient fait un film après une aventure d'un soir. La dernière purgeait sa peine à la prison pour femmes d'Ystad après sa tentative de meurtre sur Ursula.

“Ah, te voilà !”

Sebastian se tourna vers le couloir qui menait aux chambres. D'un côté, deux fauteuils en cuir noir étaient adossés au mur, devant une table basse garnie de journaux gratuits. Dans l'un d'eux, une femme était assise. Pas Magda. La quarantaine bien tassée, estima Sebastian. Cheveux sombres à l'épaule,